

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) **Item**[38. Paris, Vendredi 15 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

38. Paris, Vendredi 15 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1837-09-15

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitVous avez si bien raisonné sur la pauvreté de nos ressources, vous m'avez si bien démontré la misère d'une lettre que j'ai presque lu sans plaisir celle qui est venue me trouver ce matin dans mon lit [...].

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°71/99-100

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 142-143, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/48-54

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

38. Paris, vendredi 16 septembre 9 heures

Vous avez si bien raisonné sur la pauvreté de nos ressources, vous m'aviez si bien démontré la misère d'une lettre que j'ai presque lu sans plaisir celle qui est venu me trouver ce matin dans mon lit, & j'ai béni notre bonne invention qui nous vaut à moi du moins, un instant de transport & de bonheur. Voyez monsieur, ne raisonnez pas tant, ne me montrez pas ces tristes réalités. Quoi ? Vous créez la peine & vous prenez encore à tâche de me la bien définir, bien expliquer, de me montrer qu'il ne me reste pas un pauvre petit plaisir ! Savez-vous ce qui eut mieux valu ? C'était de me dire à quoi vous avez employé cette longue nuit ; si vous avez dormi, veillé, rêvé. Si vous avez eu froid ou chaud. Vous avez cent fois plus d'esprit que moi et dans ces cas-là je ne vous l'envoie pas, j'aime mieux ma bêtise.

Moi Monsieur, je ne disserte pas. Je pleure, oui je pleure ; cela me fait du bien, et puis je pense que j'aime à vous le dire, à vous rappeler nos jours, à les espérer encore, à vous raconter tous les petits incidents des moments passés sans vous, à vivre encore avec vous de cette manière. Est-ce que je vous fais de la peine Monsieur ? M'aimerez-vous moins si je vous ressemble si peu. Mais non, cela n'est pas possible. Tout ce que je pense vous le pensez. Je suis heureuse de le croire, d'en être sûre. Et bien je suis sûre que vous lisez tout ceci avec plaisir ; je voudrais égayer votre cœur, en lui donner que de la joie, je suis si bien que c'est là tout mon vœu, Il me semble presque que c'est mon devoir. Vous me donnez tant de bonheur, je voudrais embellir votre vie. Je le fais n'est-ce pas ? Vous êtes content de moi. Monsieur, comment suis-je arrivée à vous dire tout cela ? Je ne le sais plus ce que je sais c'est que je vous aime, je vous aime ! Et je m'occupe du 25, & jusque là je veux que vous me disiez tout ce que vous faites. J'aime les détails, j'aime à vivre avec vous dans votre intérieur.

Voyons ma journée hier. J'ai marché avant mon lunchon sous les arcades ; à 2 heures j'ai vu le comte Frédéric Pahlen frère de l'ambassadeur après lui, le prince Paul de Wirtemberg, qui est plein d'espoir que le mariage ne se fera pas. Après encore la petite princesse, que j'ai ramenée chez elle. Le bois de Boulogne ensuite, notre allée et d'autres où j'ai marché.

En revenant je suis allée chercher un piano. J'ai lu avant mon dîner ; je me suis reposée après, et j'ai passé ma soirée entre la petite princesse & mon ambassadeur. Nous avons dit des bêtises. Je me suis levée pour aller chercher La lune à dix-heures. Elle n'y était pas. Il y avait de vilains nuages noirs entre vous et moi. J'ai repris tristement ma place ; à onze heures 1/2 je me suis couchée. J'ai pris la lettre sans N° avec moi, j'ai bien dormi, et le voici il me semble qu'il est impossible de vous ennuyer plus complètement que je ne le fais. Aujourd'hui sera comme hier et vous le saurez encore.

J'ai eu une longue lettre de lady Cowper. Jamais il n'a été question de M. Stöckmar. Il est parfaitement décidé que la Reine n'aura pas de private secretary, et jamais ce n'eut pu être un étranger. Elle expédie les affaires avec ses Ministres. dans toute communication écrite avec eux, c'est elle seule qui ouvre & ferme, les boîtes, et

dans les affaires moins secrètes elle se fait aider par son private purse; espèce de secrétaire subalterne, & Miss Davis une de ses filles d'honneur. L'arrivée de Léopold a fait du bien dans le ménage. La Duchesse de Kent porte un visage moins sombre ; il lui a démontré l'inutilité de sa mauvaise humeur. La petite reine est fort gaie, fort contente, & en fort grande amitié avec sa tante la reine des Belges.

1 heure. Je rentre d'une longue promenade à pied. Il fait horriblement, sale mais il me faut de l'exercice. Il me semble que la guerre civile est terminée en Portugal, & très pitoyablement pour les Chartistes. Adieu Monsieur si vous me dites encore que les mots sont des bêtises & que les mots écrits sont plus bêtes encore ? Savez-vous comment je vous répondrai ? par une lettre de quatre pages où il y aura adieu adieu & rien que cela bien serré, oui bien serré bien long.

Adieu car je vous dis trop de bêtises, adieu donc. J'avais déjà fermé ma lettre, apposé le sceau. J'ai voulu relire la lettre que vous m'avez remise de la main à la main. Ah quelle lettre ; qu'elle me fait frémir de joie. Il ne faut pas, que je la lise trop souvent, mais j'y reviendrai, une fois le jour, c'est permis, c'est possible. Je n'y manquerai pas jusqu'au 25. Ne dites pas que les paroles c'est peu de chose. Ces paroles sont tout. Que je les aime ! Monsieur vous voyez bien que d'adieu en adieu, il faudra bien que vous arriviez jusqu'à celui-ci. Adieu

Citer cette page

Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857), 38. Paris, Vendredi 15 septembre 1837, Dorothee de Lieven à François Guizot, 1837-09-15

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/945>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur142-143

Date précise de la lettreVendredi 15 septembre 1837

Heure9 heures

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationVal-Richer

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024